

Entre récits et résultats : la voie de l'écriture pour maintenir le dialogue ouvert

Céline Boissonneault and Florence Vinit

Volume 35, Number 2, Fall 2016

Les visages de l'interprétation en recherche qualitative

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1084378ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1084378ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour la recherche qualitative (ARQ), Université du Québec à Trois-Rivières

ISSN

1715-8702 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boissonneault, C. & Vinit, F. (2016). Entre récits et résultats : la voie de l'écriture pour maintenir le dialogue ouvert. *Recherches qualitatives*, 35(2), 7–22. <https://doi.org/10.7202/1084378ar>

Article abstract

La recherche dont il est ici question s'effectue dans le cadre d'un doctorat en psychologie et se déploie depuis une perspective humaniste et existentielle. Elle porte sur l'expérience de femmes ayant vécu l'échec des traitements de fécondation in vitro. Il nous importait d'aller à la rencontre de ces femmes et de leur donner une voix. Portées par cette posture et guidées par le cadre théorique choisi, nous avons préconisé une démarche interprétative. Inspirée par l'analyse en mode écriture (Paillé & Mucchielli, 2012) et l'ancrage herméneutique de cette thèse, l'écriture s'est avérée un lieu précieux, une avenue permettant de garder le dialogue ouvert. Cet article souhaite ouvrir une réflexion quant à la pertinence de l'écriture comme voie d'analyse dans la recherche en psychologie, ici en psychologie humaniste.

Entre récits et résultats : la voie de l'écriture pour maintenir le dialogue ouvert

Céline Boissonneault, Doctorante

Université du Québec à Montréal

Florence Vinit, Ph. D.

Université du Québec à Montréal

Résumé

La recherche dont il est ici question s'effectue dans le cadre d'un doctorat en psychologie et se déploie depuis une perspective humaniste et existentielle. Elle porte sur l'expérience de femmes ayant vécu l'échec des traitements de fécondation in vitro. Il nous importait d'aller à la rencontre de ces femmes et de leur donner une voix. Portées par cette posture et guidées par le cadre théorique choisi, nous avons préconisé une démarche interprétative. Inspirée par l'analyse en mode écriture (Paillé & Mucchielli, 2012) et l'ancrage herméneutique de cette thèse, l'écriture s'est avérée un lieu précieux, une avenue permettant de garder le dialogue ouvert. Cet article souhaite ouvrir une réflexion quant à la pertinence de l'écriture comme voie d'analyse dans la recherche en psychologie, ici en psychologie humaniste.

Mots clés

HERMÉNEUTIQUE, ÉCRITURE, ANALYSE QUALITATIVE, NARRATIVITÉ

Introduction

La question de la méthode se pose nécessairement alors que l'on entreprend une recherche doctorale. Il peut être rassurant d'y répondre par un corpus théorique rassemblant une terminologie qui explicite et opérationnalise les différentes étapes qui seront entreprises afin de répondre à la question de recherche. Au fond, la question à laquelle doit répondre la méthodologie d'une recherche est peut-être la suivante : comment vous y êtes-vous pris pour faire ce que vous avez fait? Ou encore, pour revenir au sens étymologique du mot *méthode*, « poursuite ou recherche d'une voie », quel chemin fut emprunté et où a-t-il mené? Ces questions se sont posées très concrètement et ont orienté la réflexion sur la méthodologie dans le cadre de ma thèse¹ de doctorat en psychologie. Celle-ci porte sur l'expérience de femmes ayant reçu plusieurs

traitements de fécondation in vitro desquels aucun enfant n'a été issu. Cette recherche vise à comprendre l'expérience de l'arrêt des traitements de procréation assistée sans qu'il ait débouché sur la naissance d'un enfant. Ce thème soulevant des enjeux complexes, intimes et se vivant de manière singulière pour chacune des femmes, une approche qualitative a été adoptée. Plus encore, il m'apparaissait primordial de préserver le caractère dialogique des rencontres avec les femmes, et ce, de l'élaboration du projet de recherche à la rédaction finale de la thèse, en assumant une posture interprétative.

Je ne me situe pas dans un paradigme positiviste, lequel chercherait à expliquer (c'est-à-dire à trouver une cause), mais plutôt du côté de la compréhension et de l'interprétation. La vérité qui m'intéresse ici est en fait une vérité narrative, et elle trouve sa valeur dans la capacité de laisser entendre et de donner du sens à l'expérience des femmes auxquelles je me suis adressée. Cette recherche s'inscrit donc dans une perspective herméneutique et existentielle où nous ne cherchons pas à découvrir une vérité universelle, mais plutôt à comprendre l'expérience singulière et concrète de ces femmes. C'est alors que la question du « comment faire » s'est posée de manière insistante et très tangible. La plupart des méthodes de recherche suggèrent un processus au terme duquel des « résultats » sont rendus, ce qui suppose une démarche d'analyse des données recueillies. Ce que l'on appelle « résultat » est en fait le produit de la recherche, ce qu'elle souhaite rendre, sa visée. Je souhaitais m'attarder à la valeur narrative de la recherche, à ce qu'elle peut proposer en matière de récit. Il s'agissait donc de me reconnaître comme faisant partie du dialogue instauré lors des rencontres, dialogue se prolongeant tout au long de la démarche d'analyse puis de la rédaction, en assumant une posture résolument interprétative. Mais de nouveau, comment cela peut-il concrètement s'appliquer et se maintenir? Si la réponse à cette question semble aller de soi lorsqu'on en reste à une posture générale sur l'herméneutique, elle est beaucoup plus difficile à mettre en œuvre dans le concret du cheminement étudiant. D'autant plus dans un contexte institutionnel valorisant le paradigme inverse et offrant peu d'espaces d'expérimentation de cette démarche interprétative.

En m'inspirant à la fois des fondements philosophiques de la psychologie humaniste que sont la phénoménologie et l'herméneutique, puis de l'analyse en mode écriture élaborée par Paillé et Mucchielli (2008), j'ai choisi de mettre l'écriture au centre de la démarche et de tirer profit de ce moyen afin de rencontrer la parole des femmes ayant accepté de raconter leur expérience aux fins de la recherche. Cet article propose d'explorer l'écriture en tant que chemin à emprunter pour garder le dialogue ouvert. Il soutient qu'une recherche interprétative en psychologie humaniste se veut d'abord et avant tout

un lieu de récit, un récit porteur de sens offrant une parole à travers laquelle il est possible de se sentir reconnu. Il souhaite ouvrir une réflexion sur l'utilisation de l'écriture comme principal moyen d'une démarche interprétative en s'appuyant sur la réflexion méthodologique issue de ma thèse de doctorat.

L'expérience en procréation médicalement assistée (PMA), ou celle d'un récit troué

La question de la méthode est bien sûr intimement liée au phénomène interrogé, ici l'expérience en procréation médicalement assistée (PMA). Ce sujet fait écho à plusieurs thèmes centraux de la condition humaine, de l'existence. Alors que le désir de fonder une famille et de devenir mère s'inscrit dans une quête de sens, ce thème soulève plusieurs enjeux quant au vécu intime et identitaire des femmes. Confronté à sa propre finitude par la mort, l'humain tente par différents moyens de surmonter cette angoisse de disparition individuelle. Enfanter, laisser sur terre une trace qui lui survit est l'un de ces moyens. C'est également par là qu'il peut être possible de s'inscrire dans une trame narrative familiale, dressant un pont entre les générations précédentes et les générations futures. Enfin, pour une femme, la maternité amène à porter un enfant à même son propre corps, répétant à son tour l'expérience d'avoir été portée elle-même par un corps féminin. Pour certaines, cela peut être l'occasion de s'approprier ce rôle maternel et/ou de réparer une relation difficile à la mère (Bydlowski, 2001). En raison de ces questions profondément existentielles, quelque chose de l'identité des femmes se trouve ébranlé lorsque le projet d'enfantement s'avère un échec (Greil, Slauson-Blevins, & McQuillan, 2010). Qui suis-je comme femme si je ne deviens pas mère? Qui suis-je comme adulte si je ne fonde pas une famille? Qui suis-je comme citoyenne si je ne contribue pas à former la société de demain? Voilà des exemples des interrogations pouvant habiter ces femmes en mal d'enfant.

Lorsque le passage à la maternité échoue, la possibilité leur est offerte de se tourner vers les techniques biomédicales de la procréation assistée. Sous l'égide de la médecine occidentale, laquelle se fonde sur un paradigme qui tend à dissocier le corps de l'être (l'anatomie ayant été à l'origine étudiée sur des cadavres, des corps littéralement sans vie), les technosciences font la promotion de la fable sans limites et de l'immédiateté qui animent aujourd'hui les sociétés post-modernes. Ces femmes se trouvent donc au cœur de procédures médicales qui s'attardent essentiellement à leur dimension biologique, ici reproductive, sans qu'il y ait nécessairement de lieux pour exprimer ce qui est agi sur le corps. Comme le critiquent certains auteurs, ces procédures prometteuses de succès, pouvant effectivement mener à la naissance de l'enfant désiré, se font souvent au coût d'une désymbolisation majeure (Le Breton, 1999). Le besoin

de lieux de parole se fait d'ailleurs sentir à travers les espaces virtuels foisonnants ayant pour thème l'expérience en PMA (blogues, forums de discussions, regroupements sur les réseaux sociaux). Cela témoigne sans doute du besoin d'expression, de partage et de récit qu'ont les femmes qui sont dans la souffrance de l'infertilité ou dans le processus médical qui y répond.

La difficulté de la mise en récit que rencontrent les femmes résonne plus largement au sein de la société où peu, voire pas de récits traditionnels permettent de penser l'inouï d'une procréation hors corps. On peut s'interroger sur les mythes fondateurs pouvant servir d'ancrage aux femmes cherchant des mots et des lieux pour se dire. La recherche herméneutique reconnaît que les récits sont portés par la tradition, qu'ils se développent sur des récits antérieurs. Le tissage entre la parole de l'un et la parole de l'autre est nécessaire pour « se penser » et pour vivre. À une époque où les prouesses technoscientifiques se réalisent à une vitesse qui dépasse la capacité de la société à les penser, il semble que nous nous trouvions devant un récit doublement troué. Du manque de mots pour élaborer l'imaginaire suscité par ces avancées dans le social au trou laissé dans l'histoire personnelle des femmes, la recherche est d'autant plus interpellée à traduire l'expérience faite en PMA par une trame narrative appropriée. Au cœur du quotidien, des enjeux liés à la perte, au deuil et à la limite sont traversés dans un vécu singulier et impossible à objectiver entièrement. La méthodologie de recherche utilisée se devait donc de donner une voix à leur récit, tout en parvenant à exposer le vécu de l'échec des PMA de telle manière qu'une meilleure compréhension des enjeux psychologiques puisse s'en dégager. C'est en ce sens que la question de la méthode est ici abordée, tout en espérant dénoncer le danger d'une banalisation de l'expérience qui évacuerait la parole au profit d'un pur geste de reproduction technique.

Une méthode pour garder la parole vivante

Dès l'amorce de cette recherche, la préservation du caractère dialogique des rencontres et le fait de garder vivante la parole des femmes étaient donc au cœur de mes préoccupations.

Mais comment se doter d'une méthode qui est au service de ces préoccupations? La pensée de Gadamer nous est ici rappelée par Jean Grondin :

Comprendre, ce n'est pas seulement, dominer, maîtriser et produire des « résultats » vérifiables qui soient indépendants de l'observateur (comme le commande l'*ethos* de la science moderne), c'est plutôt être pris par une interrogation et entrer dans un dialogue (Grondin, 2003, p. 82).

Comment donc éviter les écueils de l'idéal méthodique qui constitue néanmoins le paradigme dominant de la science moderne? La structure même

de la recherche universitaire place la plupart du temps le chercheur dans une position extérieure à son objet de recherche ne serait-ce que par la terminologie fréquemment utilisée (participants, recrutement, cueillette de données, analyse). Ce vocabulaire emprunté au paradigme positiviste suggère une posture qui relève davantage de l'investigation. Or le chercheur est lui aussi pris par le tissu de l'existence, il n'échappe pas à la condition humaine qu'il interroge à travers sa recherche. L'idéal de la prétendue neutralité n'est donc pas visé ici puisqu'il évacuerait la personne du chercheur en tant que sujet prenant part au dialogue qu'il établit.

Comprendre un texte, c'est [...] être prêt à se laisser dire quelque chose par ce texte. Une conscience formée à l'herméneutique doit donc être ouverte d'emblée à l'altérité du texte. Mais une telle réceptivité ne présuppose ni une « neutralité » quant au fond, ni surtout l'effacement de soi-même, mais inclut l'*appropriation* qui fait ressortir les préconceptions du lecteur et les préjugés personnels (Gadamer, 1976, p. 290).

Il importe ici célébrer le caractère fondamental pour l'humain de l'interprétation et du dialogue, sans pour autant basculer du côté d'un subjectivisme qui mettrait la voix, le désir et les présupposés du chercheur au premier plan plutôt que de laisser apparaître le vécu des femmes. Ce dernier défi demeure considérable alors que le chercheur est toujours personnellement engagé dans les rencontres de recherche et directement impliqué dans ce qu'il interroge.

Interpellé, il est, au contraire, toujours concerné, transformé et formé par le « sens » qui l'entraîne, un peu comme le fait un roman ou une œuvre musicale. Ses « données » sont toujours parlantes et sollicitent une réponse, que l'on appelle une interprétation (Grondin, 2003, p. 83).

Il a déjà été suggéré que le thème de la procréation médicalement assistée met en scène des enjeux intimes, propres à chacun (le désir d'enfant, la maternité, le deuil) et renvoie à des fondements existentiels (corporéité, temporalité, rapport à l'autre et à soi, rapport à l'origine, finitude). Conséquemment, la recherche se déployait déjà dans la sphère de l'existentialité et se prêtait d'emblée à un traitement selon l'approche herméneutique. « L'herméneutique n'est pas tant une méthode qu'une expérience. Elle est expérience de soi, de notre être qui interprète » (Quintin, 2005, p. 23). Les données allaient donc être interprétées à travers un exercice d'écriture inspiré du cercle herméneutique, tel que l'a présenté Gadamer (1976). La posture herméneutique reconnaît la compréhension en tant

qu'événement ne pouvant survenir que dans la rencontre et le dialogue, dans l'altérité. Il ne s'agit pas de comprendre au sens de saisir le fonctionnement de quelque chose ou de décortiquer la structure d'un phénomène. L'angle adopté ici soutient qu'il n'y a pas de vérités universelles, mais plutôt des expériences singulières et concrètes, et c'est à ces expériences que je m'intéresse. Le récit est le lieu de l'humain, où il peut se dire, se raconter. De là, et dans le dialogue, il devient possible de s'approprier son expérience, son histoire. Des niveaux de significations sont ainsi révélés. C'est dans cet esprit qu'ont été rencontrées les femmes qui ont pris part à la recherche.

Le sens dont il est question ici, le sens que l'homme cherche dans son passé – dans ce que le passé a fait de lui et dans ce qu'il a fait à son tour de ces multiples passés accumulés dont il est fait –, ce sens n'est évidemment pas là tout cuit, donné une fois pour toutes, mais toujours à refaire, à retrouver (Hentsch, 2005, p. 37).

Le sens ne s'en trouve pas ainsi « fabriqué » de toutes pièces par le chercheur ou le participant, pas plus qu'il n'est caché quelque part, attendant qu'on le découvre par une investigation en profondeur. Le sens est, oui, toujours déjà là, mais dans un mouvement qui est davantage de l'ordre de l'apparaître. Il se révèle dans le dialogue, nous saisit, dans ce que Quintin (2012) nomme un *événement de sens*. C'est dans la mise en mots, dans le dialogue que se révèle le sens et que l'on peut se l'approprier ensuite dans un retour à soi. Le retour à soi implique donc nécessairement un « sortir de soi » (Gadamer, 1976), un mouvement ne menant jamais à une conclusion définitive. À travers ce mouvement itératif se fait l'interprétation en considérant toujours l'élément détaillé (les segments d'analyse) dans l'ensemble (le récit), mais aussi, à l'inverse, l'ensemble dans le détail.

Le chercheur est lui aussi pris par le caractère toujours situationnel de l'existence qui se donne comme historicité et interprète ainsi le monde selon *sa* situation, *ses* repères et, comme le dirait Gadamer (1976), *sa* précompréhension. La place du chercheur au sein de la recherche se traduit par une reconnaissance et une mise en lumière de ses présupposés, tout en sachant que ceux-ci ne lui sont pas entièrement accessibles.

C'est que la compréhension reste toujours portée par des préjugés dont elle ne s'avise pas toujours elle-même. Ici, il s'agit moins de devenir conscient des recouvrements de la tradition que des limites de la réflexion elle-même (Grondin, 2003, p. 80).

Une recherche herméneutique en psychologie humaniste vise donc à éclairer un phénomène humain en préservant son ancrage dans l'existence

concrète et singulière de chacun et en reconnaissant que c'est spécifiquement dans cet ancrage que le phénomène se donne à voir.

Rendre compte sans réduire

J'ai établi l'ancrage de cette recherche doctorale dans l'expérience vécue telle qu'elle se donne à vivre pour les femmes rencontrées dans leur existence située. J'ai également reconnu la complexité que revêt leur expérience. En considérant ces éléments comme le moteur de ma réflexion méthodologique, il est donc à propos de se demander ici comment rendre compte de cette complexité sans pour autant la réduire. Entreprendre une recherche c'est rencontrer une question qui nous interpelle et y réfléchir. Ce que propose l'herméneutique est justement de ne pas *expliquer*, mais plutôt de *comprendre*; cheminer avec les mots des femmes et le sens qu'elles leur donnent. Il s'agit donc de garder la question vivante en la racontant bien plus qu'en tentant de lui répondre d'une manière qui se voudrait définitive et ferait de la vérité un absolu figé, en dehors du processus du dialogue dont elle émerge. Le mouvement interprétatif consiste justement à être porté par une question de recherche. Poser un regard particulier sur un thème qui a su capter notre intérêt, c'est déjà en penser et en dire quelque chose. Ricoeur (1965) affirme en effet que « dire quelque chose de quelque chose c'est, au sens complet et fort du mot, interpréter » (p. 32). L'homme est toujours médiatisé, par le langage, par le monde, par l'autre. Il n'a jamais accès directement à ce qui pourrait bien être une substance pure. L'interprétation est inhérente à l'existence, ne serait-ce que parce que nous nous exprimons avec des mots qui sont pris dans un réseau de signification. C'est donc cela que la méthode doit supporter plutôt que la quête d'une vérité absolue et objective.

Bien avant tout impératif d'opérationnalisation de la démarche (questions concernant le recrutement, la manière de cueillir les données, de les analyser), cette recherche souhaite honorer la tradition de laquelle elle se trouve l'héritière. S'inscrivant dans une perspective humaniste, cette étude cherche à faire naître de nouveaux regards et de nouvelles paroles sur les questions qui m'animent afin de préserver le caractère conversationnel, dialogique, qui lie entre eux chacun des hommes, entre elles chacune des femmes. Elle ne prétend pas offrir de réponse définitive ou de certitude immuable. Elle est portée par le désir de raconter l'expérience des femmes rencontrées afin que peut-être un sens puisse émerger pour elles, pour les gens qui les entourent et les soutiennent et pour le personnel médical qui les accompagne durant les traitements. C'est en puisant dans le récit de ces femmes que je tenterai d'y parvenir, considérant le récit en tant que porteur de sens.

Le récit se suffit à lui-même. Il n'a d'autres exigences externes à respecter que celles, le cas échéant, de la censure et peut même se mettre en contradiction avec lui-même, pourvu qu'il suscite l'intérêt et donne au lecteur l'envie de le suivre. Sa liberté, nous le savons, a un prix : elle ne lui permet pas de prétendre à une place précise sur l'échelle de la vérité, quelle que puisse être à cet égard la conviction du narrateur. Mais c'est bien là, justement, que réside sa force. Une force redoutable qui pose l'inépuisable question de l'interprétation (Hentsch, 2005, p. 30).

L'importance du récit des femmes, de la reconnaissance que ce récit se déploie dans un dialogue, dans une rencontre Je-Tu où celui qui dit Tu « s'offre à une relation » (Buber, 1969, p. 21), sont à la base de la question à l'étude et de la manière de l'aborder. Ces éléments ont guidé chacun des choix effectués au cours de cette recherche. La question qui m'a habitée sur le plan du « comment faire » a été la suivante : comment raconter l'expérience vécue de ces femmes? Cette question se pose en sachant que le récit s'enracine profondément dans le langage. Il participe d'un exercice de mise en mots, les mots étant ici compris comme symboles, et cet exercice se fait à deux, dans le dialogue. Le sens émerge ainsi des deux côtés, c'est-à-dire du côté de la femme qui, se racontant à une autre, découvre son récit et se le donne à elle-même, puis de mon côté qui, en recevant cette parole, en comprend quelque chose et le lui retourne. Le récit se forme ainsi pour la femme à mesure qu'elle le raconte et cela peut s'exemplifier très concrètement par une femme qui à la fin de l'entretien m'a dit qu'elle « ne s'attendait pas à dire tout ça », ou encore qui était très surprise d'avoir « formulé ça comme ça ». Ainsi, une part du récit les dépasse si bien que l'on pourrait dire qu'elles ne savaient pas déjà tout ce qu'elles allaient dire avant de le raconter. Ce faisant, l'entrevue elle-même était déjà une expérience de compréhension pour la participante puisque c'est en parlant à quelqu'un qu'elle en arrive à formuler ce qui l'habite. Ce questionnement mène à un positionnement particulier de la part du chercheur : comment incarner, à travers tout le processus de recherche, un rapport à l'autre qui n'est pas orienté par un désir de connaître sur le mode de la maîtrise ou de l'investigation, lequel impliquerait d'aborder l'autre comme un objet totalement extérieur à soi, mais bien sur le mode du dialogue et de la rencontre?

Poser les conditions du dialogue

Afin de se laisser habiter par le récit des femmes, il importait de créer les conditions propices au dialogue dans le but de pouvoir, littéralement, aller à

leur rencontre. Comment recueillir leur parole, puis comment poursuivre la rencontre dans la concrétude de l'analyse?

Recueillir la parole

Le choix a été fait de puiser dans différents lieux afin de s'approcher de leur expérience. Tout d'abord, la lecture de blogues rédigés par des femmes traversant un parcours en PMA a été effectuée. Les récits narratifs virtuels que l'on retrouve dans les blogues constituent des lieux d'expression, de mise en mots où elles se racontent à travers la quête d'un autre, d'un lecteur à qui elles s'adressent. En faire la lecture avant de rencontrer les femmes a notamment permis d'être déjà habitée par leur parole, leur pensée, à travers l'écriture de celles qui ont partagé leur expérience sur un blogue. Ensuite, des entretiens de recherche auprès de femmes ayant reçu plusieurs traitements et ayant cessé ces traitements sans avoir eu d'enfant ont été effectués sur un mode ouvert et dialogique. À la première rencontre, les femmes étaient invitées à apporter une photo représentant leur parcours en procréation assistée. L'entretien avait pour amorce de discuter de ladite photo. Ici, il ne s'agissait pas de se trouver *devant* une image à analyser de l'extérieur, mais bien *dans* l'expérience de la PMA de cette femme médiatisée par cette image. La photo a été choisie, car donnant un ancrage à la parole, elle met d'emblée en lien avec l'affectif, le vécu concret. En parlant à partir d'une photo qu'elles avaient prise elles-mêmes, les femmes se trouvaient déjà engagées dans un récit, dans une forme de symbolisation de leur expérience. La parole s'étayait donc sur une expression de soi, concrétisée par cette image. Les blogues et la photo sont donc au service du dialogue, permettant de dresser des ponts entre les femmes, leur expérience, et moi qui les rencontrais. Par ailleurs, ces conditions soutiennent le chercheur dans une posture dialogique où elle pense *avec* les femmes et participe à l'exercice d'émergence du sens plutôt que de se trouver dans une position d'experte qui interprète sur le mode de la maîtrise.

La discussion se poursuivait ensuite sur le mode du dialogue, guidée de manière flexible par la chercheuse afin d'approfondir certains éléments du récit. Il importe de préciser ici que bien qu'un canevas d'entretien ait été préalablement élaboré, les questions de relances, reformulations et interventions au cours de l'entretien relevaient d'un geste interprétatif, d'un échange qui était davantage de l'ordre de la conversation que de l'investigation.

Poursuivre la rencontre dans la concrétude de l'analyse

Enfin, c'est sur le mode de l'écriture (Paillé & Mucchielli, 2012) que les données sont actuellement interprétées. Cette démarche d'analyse s'est pratiquement imposée, car elle permet de demeurer en cohérence avec la narrativité de la pensée et avec la place accordée au récit.

Ainsi, au lieu de créer des entités conceptuelles, de générer des codes ou tout autre moyen de réduction ou d'étiquetage des données, l'analyste va s'engager dans un travail délibéré d'écriture et de réécriture, sans autre moyen technique, qui va tenir lieu de reformulation, d'explicitation, d'interprétation ou de théorisation du matériau à l'étude (Paillé & Mucchielli, 2012, p. 184).

Plus concrètement, l'écriture est abordée de trois manières. D'abord par la transcription des entretiens de recherche, ensuite par la tenue d'un journal de bord qui est le lieu d'expression d'un contenu plus personnel et réflexif, et enfin par la rédaction de textes interprétatifs tout au long de la fréquentation des blogues, de l'observation des photos et de la lecture des récits et plus directement en lien avec ces éléments. C'est à ce dernier aspect que je m'attarderai. Ces textes, de longueur et de style variables (parfois descriptifs, parfois associatifs) servent de lieu d'appropriation et d'exploration du récit de l'expérience des femmes. Ainsi, une première lecture annotée est effectuée, suivie de la rédaction d'un texte plus littéraire ou poétique. Ce texte vise à éveiller les imaginaires suscités par le contenu de l'entretien et à engager directement la chercheuse dans le processus d'interprétation du récit. Il s'agit là d'un exercice personnel qui procure un espace pour la rêverie, pour faire des associations librement et sur un mode plus créatif à la suite de la lecture des entretiens. Ce texte est ensuite mis de côté pour procéder à une rédaction plus directement en lien avec le récit des femmes. C'est là que commence le processus d'analyse en mode écriture où des textes de longueurs variables sont rédigés. Sous forme de vignettes qui abordent différentes thématiques saillantes, ces textes se veulent un espace d'appropriation du récit. À mesure qu'ils s'écrivent, des ponts se tissent entre certaines idées et mènent à rallier ensemble deux textes et ainsi de suite jusqu'à la rédaction d'un texte plus global qui s'approfondit au fil des réécritures. Le processus se fait donc en deux temps plus généraux, soit une première rédaction plus artistique, puis l'amorce de l'analyse en mode écriture des entretiens. Ce jeu entre deux types d'écriture permet notamment une distinction entre la voix de la chercheuse et celle des femmes. Il est donc un espace plus exploratoire permettant de générer sans contraintes les idées émergentes à la suite des entretiens. Une fois cela fait, il devient plus aisé de prendre conscience des différents éléments qui se présentent : intuitions quant au récit, pistes d'interprétation et de réflexion, pré-supposés appartenant à la chercheuse, ou élément venant éveiller quelque chose de plus personnel. La recherche amène donc à faire soi-même l'expérience de la rencontre de l'altérité. Ne sachant pas d'avance ce qui émergera des rencontres, une forme de surprise m'habite et cette expérience se

prolonge dans l'analyse elle-même qui demande d'écrire, donc de prendre avec moi ces mots, ces textes.

Paillé reconnaît la valeur créative de l'écriture en disant qu'elle « permet plus que tout autre moyen de faire émerger directement le sens. Elle libère des contraintes propres aux stratégies axées sur le repérage et la classification des unités de signification du matériau analysé » (Paillé & Mucchielli, 2012, p. 188). En ce sens, van Manen (1989, 2006) avance qu'au-delà du moyen de communication qu'elle constitue, l'écriture est indissociable de l'analyse qualitative. Il m'a semblé qu'utiliser l'écriture de manière radicale comme unique moyen d'analyse répondait à mon souci de demeurer en cohérence avec la narrativité de la pensée, et permettait de poursuivre la rencontre au-delà des entretiens de recherche. Chemin sinueux bien plus que trajet droit tracé, il faut en convenir, c'est ce sentier que j'ai choisi d'emprunter.

La voie de l'écriture

L'écriture en tant que moyen a été privilégiée, car elle constitue en elle-même un geste interprétatif, lequel s'inscrit de manière cohérente dans la perspective de la recherche effectuée. Mais plus précisément, qu'est-ce qui s'opère dans le fait d'écrire? Qu'est-ce qui donne à l'écriture son potentiel dialogique et créateur? Van Manen (2006) décrit bien que l'écriture en analyse qualitative n'est pas un simple geste de communication au cours duquel les idées prennent forme dans la tête du chercheur pour être ensuite rédigées sur papier. La réflexion s'élabore à mesure que les mots se couchent sur la page. Ainsi, l'écriture est partie prenante du processus bien plus qu'elle ne survient dans un après-coup de l'analyse. Il m'arrive souvent de ressentir ceci très concrètement au moment d'écrire. Cela se présente comme l'impression que les idées émergent alors que j'écris, que certaines idées apparaissent alors qu'elles ne m'étaient jamais venues jusque-là. Je me trouve donc moi-même en dialogue, traversée par le récit de l'autre qui surgit au fur et à mesure que je plonge dans l'écriture. C'est dans le processus même de l'écriture et par l'écriture que l'interprétation a lieu; l'analyse ne précède pas l'écriture, elle lui est concomitante. La dernière section ci-dessous vise à s'attarder un peu plus à ce processus, et à réfléchir à sa valeur comme méthode dans le cadre d'une recherche qualitative.

Écrire, c'est d'abord et avant tout s'adresser à un Autre, qui est à l'extérieur ou à l'intérieur de soi. C'est chercher à rencontrer l'altérité au moyen d'un texte qui se crée, qui nous dépasse souvent. Écrire, c'est se rencontrer dans sa propre finitude alors que les mots ne veulent jamais dire exactement ce que l'on voudrait dire, alors que les phrases ne se forment jamais précisément comme on le souhaiterait. Car voilà que nous sommes confrontés à

cette limite qui est celle de s'exprimer dans une langue imparfaite nous ayant été transmise. Cette limite s'avère néanmoins constitutive d'une liberté. Elle nous permet d'entrer en jeu – puisque c'est nous qui choisissons les mots –, elle ouvre la voie à un potentiel créateur. En écrivant, en ayant recours au langage, je me trouve toujours déjà impliquée dans la recherche, dans ce que je propose, dans ce que j'écris. Cela n'étant jamais fini, il reste toujours à dire, à redire, à comprendre et à comprendre à nouveau.

Si l'écriture nous dépasse parfois, si du nouveau émerge lors de la rédaction, c'est peut-être parce qu'elle implique la rencontre de l'altérité. Comment l'écriture se déploie-t-elle comme lieu permettant de rencontrer l'autre? Dans un article sur le sujet, van Manen présente l'écriture à la fois comme un lieu de distanciation et de réunion, notamment sur deux plans. D'abord, « l'écriture nous sépare de ce que nous savons et nous unit aussi plus étroitement à ce que nous savons »² [traduction libre] (van Manen, 1989, p. 28). En effet, en écrivant, nous nous séparons en quelque sorte. Ce que l'on sait, ce que l'on croit savoir se trouve alors hors de nous, sur la page. Une sorte de césure s'impose alors que nous mettons à distance ces idées que nous portons. Puis, en même temps, et c'est là le propos de van Manen, le texte qui se déploie sous nos yeux est comme un miroir nous reflétant ce savoir qui nous habite et que nous exprimons. Alors que l'écriture se fait à propos d'un récit, c'est l'autre que nous rencontrons à travers cet exercice, et ce que nous avons compris de lui. Dans une perspective herméneutique où la conscience humaine n'est pas accessible à l'homme en et par lui-même (Ricœur, 1965), cette compréhension nouvelle ne peut qu'être le fruit d'un détour par l'extérieur, par l'autre, par le langage, ici par l'acte d'écrire.

Ensuite, « l'écriture nous éloigne du monde vécu et nous attire encore plus près du monde vécu »³ [traduction libre] (van Manen, 1989, p. 29). En parlant, en mettant en mots son expérience, on se l'approprie, on se donne à soi son récit. Et en même temps, paradoxalement, on perd quelque chose de l'immédiateté de l'expérience elle-même. En parler c'est déjà ne plus y être directement. À travers l'écriture, on s'éloigne de l'expérience vécue des femmes, d'une certaine manière, c'est-à-dire qu'il y a déjà un pas de fait à distance. Or c'est également par ce chemin de l'écriture qu'il est possible de rencontrer cette expérience, de la côtoyer d'encore plus près. C'est en se mettant soi-même aussi en jeu par la tentative de rapprochement symbolique qu'est le dialogue que la possibilité de se laisser traverser par la parole de ces femmes émerge. Dans le cas de la distanciation comme dans le cas du rapprochement, il y a l'acceptation d'une perte. D'une part celle de la fusion avec ce qui est vécu, du fantasme de tout saisir, car justement on est dans l'après-coup alors qu'il faut en parler, et d'autre part celle de ne jamais réussir

à dire complètement ce que l'on aimerait dire. Cette dernière est inhérente au langage puisque les mots ne traduiront jamais parfaitement la fulgurance de l'expérience immédiate. Enfin, le processus de l'écriture permet le passage de l'expérience directe à l'avènement du comprendre, mettant en lumière que la compréhension n'est jamais complètement achevée.

L'idée d'une distance comprise comme limite active qui invite au dialogue, qui sépare et unit à la fois, n'est pas sans évoquer la métaphore du seuil présenté par Jager (1996). Le seuil s'élabore en effet comme une limite structurante permettant la relation, la rencontre, rendant le monde habitable. Jager (1996) suggère que sans seuil, il n'y a pas de relation possible, car il n'y a pas de distance entre soi et l'autre. Sans seuil, le rapport entre soi et autrui ne peut qu'avoir lieu sous le signe de la fusion ou de la visée de maîtrise abolissant ainsi toute possibilité de dialogue. Une distance est nécessaire pour que chacun soit reconnu, pour permettre à quelque chose de circuler, entre le vécu et le partage avec l'autre. Cette pensée peut-elle inspirer le chercheur qui espère transmettre quelque chose d'un sens, traduire une parole pour qu'elle puisse voyager, être entendue et rencontrée?

L'écriture peut être comprise comme un espace au potentiel dialogique plutôt que comme un outil qui permettrait de s'appropriier la parole de l'autre au sens de vouloir la saisir et la maîtriser. En permettant de se distancier de l'autre et de son récit, autant que de soi-même, elle permet de rencontrer l'autre et de se rencontrer, justement. Elle oblige le chercheur à se laisser porter par une parole qui n'est pas la sienne, mais qui nécessairement l'ébranle, éveille en lui quelque chose, suscite une parole en retour. Et c'est là que l'interprétation a lieu et qu'elle trouve peut-être toute sa valeur. Parce qu'une parole circule de personne à personne, parce qu'elle veut s'adresser à quelqu'un et que quelqu'un répond.

J'aurais finalement tendance à dire que l'interprétation vaut par l'ébullition – joie ou inquiétude – qu'elle déclenche, par le pouvoir de révélation qu'elle exerce ou par l'émoi qu'elle jette chez autrui : quelque chose s'éclaire qui jusqu'alors était dans l'ombre; quelque chose s'assombrit ou se nuance de ce qui paraissait sans nuage. Rien de moins, rien de plus (Hentsch, 2005, p. 31).

Peut-être devient-il alors possible, par l'écriture, de rendre à la recherche son caractère narratif et de s'engager dans l'émergence d'un récit.

Conclusion

Constituant un lieu d'interprétation, l'écriture comme principal moyen en recherche semble une avenue fertile pour garder le dialogue ouvert. Elle permet

notamment une analyse, une interprétation vivante des récits recueillis en préservant le fil narratif de la pensée. Engageant le chercheur dans un processus au cours duquel il se trouve lui-même radicalement impliqué, elle permet de poursuivre la rencontre par-delà les entretiens effectués. L'écriture est également un geste au potentiel créateur permettant l'émergence d'idées nouvelles (Paillé & Mucchielli, 2012) et elle évite une certaine objectivation de la parole de l'autre par l'utilisation d'outils techniques visant à découper le discours ou à en faire une analyse sur le mode de l'investigation.

Bien qu'il ne soit pas l'objet du présent article de s'attarder en profondeur aux écueils possibles d'une telle démarche, je ne peux pas passer sous silence certains défis pour le chercheur, certaines limites d'une telle approche. Tel que présenté, l'exercice interprétatif inhérent à l'analyse en mode écriture demande au chercheur de se mettre en jeu personnellement avec ce que cela suppose d'abandon, de tolérance à l'incertitude et de capacité à se laisser surprendre. Dans le cas de la recherche présentée, cela implique aussi une résonance dans le fait d'être moi-même une femme et une mère. Le défi réside probablement dans la quête de l'équilibre entre laisser résonner la parole de l'autre en soi, se laisser toucher, puis rendre quelque chose de cette parole qui ne soit pas uniquement teinté de ce qui est éveillé personnellement chez soi. De là l'importance d'être vigilant quant à ses présupposés et de les reconnaître. D'où la place majeure qu'il faut accorder à la réflexivité, soit la capacité d'effectuer ce partage entre ce qui vient de soi et ce qui vient de l'autre, sachant que nous sommes toujours ce tissage entre soi et l'autre et que la richesse d'un récit vient du fait qu'il s'est élaboré en dialogue.

N'est-ce pas là ce que nous enseignent les œuvres culturelles et de fiction? En empruntant le chemin de l'herméneutique avec Gadamer (1976) et Ricœur (1965, 1985, 1994), nous pourrions dire que l'existence est en elle-même une narration. Elle ne coïncide pas avec soi. Elle se comprend en se parlant à soi-même et à l'autre, en s'écrivant à travers les récits des autres, dont les œuvres culturelles justement. Le récit est au cœur de notre existence. Il nous offre des lieux pour penser, pour se penser, pour vivre. La recherche herméneutique prend ceci au pied de la lettre et sa valeur réside en la reconnaissance du caractère fondamentalement narratif de l'existence humaine. En écrivant, le chercheur se prête à un exercice de narration, de mise en mots, de mise en sens. Il assume sa condition humaine, celle qu'il partage avec celles et ceux qu'il rencontre, et de là il peut redonner un récit à travers lequel il est possible de se sentir reconnu.

Notes

¹ Par souci d'uniformité, l'article a été rédigé à la première personne du singulier. Le *Je* réfère à la première auteure. Il importe de préciser que bien que l'article porte sur le processus personnel et concret de la chercheuse principale, son élaboration constitue une étroite collaboration avec la deuxième auteure, sa directrice de thèse.

² « *Writing separates us from what we know and yet it unites us more closely with what we know* » (van Manen, 1989, p. 28).

³ « *Writing distances us from the lifeworld, yet it also draws us more closely to the lifeworld* » (van Manen, 1989, p. 29).

Références

- Buber, M. (1969). *Je et tu*. Paris : Éditions Aubier.
- Bydlowski, M. (2001). Regard intérieur de la femme enceinte : transparence psychique et représentation de l'objet interne. *Devenir*, 13(2), 41-52.
- Gadamer, H.- G. (1976). *Vérité et méthode*. Paris : Seuil.
- Greil, A. L., Slauson-Blevins, K., & McQuillan, J. (2010). The experience of infertility : a review of recent literature. *Sociology of Health and Illness*, 32(1), 140-162.
- Grondin, J. (2003). *Le tournant herméneutique de la phénoménologie*. Paris : Presses universitaires de France.
- Hentsch, T. (2005). *Raconter et mourir : aux sources narratives de l'imaginaire occidental*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- Jager, B. (1996). The obstacle and the threshold : two fundamental metaphors governing the natural and the human sciences. *Journal of Phenomenological psychology*, 27(1), 1-16.
- Le Breton, D. (1999). *L'adieu au corps*. Paris : Métailié.
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (3^e éd.). Paris : Armand Colin.
- Quintin, J. (2005). *Herméneutique et psychiatrie*. Montréal : Liber.
- Quintin, J. (2012). La mise en sens de l'expérience humaine. *Cahiers du Cirp*, 3, 42-59.
- Ricœur, P. (1965). *De l'interprétation : essai sur Freud*. Paris : Seuil.
- Ricœur, P. (1985). *Temps et récit (Tome 3). Le temps raconté*. Paris : Seuil.

Ricœur, P. (1994). La souffrance n'est pas la douleur. *Autrement, souffrances*, 142, 1-7.

Van Manen, M. (1989). Pedagogical text as method: phenomenological research as writing. *Saybrook Review*, 7(2), 23-45.

Van Manen, M. (2006). Writing qualitatively, or the demands of writing. *Qualitative Health Research*, 16(5), 713-722.

Céline Boissonneault est doctorante en psychologie à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) sous la direction de Florence Vinit. Sa thèse porte sur l'expérience des femmes ayant reçu plusieurs traitements de fécondation in vitro desquels aucun enfant n'est issu. L'élaboration de sa recherche s'effectue dans une approche herméneutique et existentielle.

Florence Vinit (Ph. D., DESS) est professeure au Département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Elle s'intéresse principalement à la phénoménologie du corps à différentes étapes de la vie. Elle est l'auteure de l'ouvrage Le toucher qui guérit, entre soin et communication, paru aux Éditions Belin.